

Voisé, Waldemar

[Qu'est-ce donc que la science?]

Organon 1, 29-32

1964

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



la tâche de donner une synthèse, un image général du développement de la science — par la création d'une encyclopédie des sciences.

Mais, lorsqu'on comprend, que le but essentiel de l'historien de la science est de créer une synthèse, on comprend aussi qu'il ne s'agit pas de limiter les sciences spéciales. Il faut pourtant se délimiter des conceptions positivistes d'Auguste Comte qui a échoué, car au lieu de chercher des régularités générales du développement des sciences, il essayait de créer un édifice irréel et fantastique, à savoir une encyclopédie des sciences.

Il me semble que l'objet de l'histoire de la science doit être non seulement l'histoire des inventions qui font l'époque, l'histoire des grands hommes, des institutions scientifiques, des sociétés scientifiques, mais aussi l'histoire des notions principales des sciences naturelles, anthropologiques et sociales, dont le professeur Suchodolski a donné quelques exemples.

W. Voisé

Qu'est-ce donc que la science? La question n'est pas nouvelle et la réponse proposée ne sera pas sans doute satisfaisante même pour l'auteur de ces réflexions. Néanmoins, le métier de chercheur oblige: il faut chercher toujours, même dans le cas où la possibilité d'une trouvaille est presque nulle.

L'historien des sciences voit deux manières de résoudre le problème présenté ici. La plus ancienne consiste à tenter de trouver une définition de la "science en soi". L'autre, plus récente, réside dans l'effort de préciser la notion de la science en tant que phénomène sociologique.

Le *Théétète* de Platon nous offre l'exemple, devenu classique, de la méthode dite philosophique. Suivons la voie tracée par Socrate, par le mathématicien et l'astronome Théodore de Cyrène et par son élève Théétète, membre, plus tard, de l'Académie. On voit que Platon a élu des interlocuteurs rêvés pour un entretien sur la science.

En quoi consiste la science? Théétète essayait de répondre et il commence par donner une collection d'exemples au lieu d'une définition: tout ce qu'on apprend chez Théodore, à savoir géométrie, astronomie, etc., tout cela est science. Corrigé et en même temps encouragé par Socrate, Théétète estime que la science "n'est autre chose que sensation". Mais Socrate réplique: si chaque sensation est vraie, pourquoi prendre en considération les sensations des hommes seuls et non pas les sensations des autres êtres vivants? Et de quelle façon pourrions-nous distinguer les imbéciles des sages, apprendre quelque chose et prouver nos

opinions étant donné que chaque sensation serait juste? Et, qui plus est: savoir, c'est aussi apprendre et se rappeler des choses qu'on n'observe pas actuellement. Après le sensationnisme protagorien vient une autre hypothèse de travail: la science c'est l'opinion vraie. Mais, en définissant la science ainsi, Théétète est parti de l'existence de l'opinion fausse. Alors chaque fois que Socrate essaie d'expliquer en quoi consiste l'opinion fausse, il se sert inconsciemment de la notion de la connaissance c'est-à-dire de la notion qu'il voulait définir. Voilà donc la tautologie. Et, enfin on arrive à une autre hypothèse: "construire une opinion vraie" veut dire "trouver son genre le plus rapproché et sa différence spécifique". Mais de nombreuses tentatives visant à définir le phénomène de la science selon le principe classique de la définition, restent aussi sans résultat positif. Chaque analyse d'un phénomène ayant pour but la définition doit englober la richesse presque inépuisable des cas particuliers en question. Et la science est un phénomène non seulement compliqué mais aussi multiforme.

De cette manière, comme écrit M. Koyré dans l'*Introduction à la lecture de Platon*, le dialogue *Théétète* "se termine par une constatation d'ignorance, par un appel à des recherches futures".

Puis, pendant plusieurs siècles, on a varié la définition d'Aristote: *scientia est cognitio certa essentialis rerum per causas*. Au Moyen Âge le mot "science" fut employé d'après Aristote mais d'une manière plus large qui admettait une diversité des sciences, y compris la théologie. Mais, pour les scolastiques, de même que pour Aristote, il n'y avait de science que lorsqu'on savait que les choses ne pouvaient être autrement: la science concerne toujours le nécessaire. En d'autres termes elle ne concerne que ce que notre esprit considère comme nécessaire.

Nous voyons que cette notion de la science fait appel à notre sentiment prééminent d'un certain degré de la connaissance intellectuelle. La même observation concerne aussi la définition de Thomas d'Aquin (*assimilatio mentis ad rem scitam*), la formule courante dans la scolastique (*habitu asserta demonstrandi*) et la considération de Kant qui définit la science en général comme toute doctrine qui forme un système, c'est-à-dire tout ensemble de connaissances ordonné d'après des principes. Sous chaque définition de ce genre, quelle qu'elle soit, se cache le drame de Théétète, à savoir le cauchemar d'une définition circulaire ou d'une pétition de principe, car on prend pour accordée, sous une forme différente, la thèse même qu'il s'agit de démontrer.

Et qu'est ce qui se passe maintenant, c'est-à-dire 25 siècles environ après la tentative échouée de Platon? Actuellement on cherche à préciser la notion de la science comme phénomène sociologique. On constate le plus souvent que pour l'homme contemporain "la science" c'est l'ensemble des connaissances qui ont une valeur praxéologique et une "sanction sociale". D'un côté on considère comme "science" l'instrument

qui permet d'agir efficacement dans le domaine de la nature ou de la société (par exemple la "sociotechnique"), de l'autre, "la science" c'est l'ensemble des connaissances sanctionnées par les savants, c'est-à-dire par les gens qui travaillent dans les institutions scientifiques, telles que les universités, académies etc.

Malheureusement ces tentatives modernes sont aussi stériles que les anciennes. Une minute de réflexion suffit pour en montrer la cause. Un certain ensemble de connaissances mérite le nom de la science parce qu'il est sanctionné par un certain groupe social. Et pourquoi ce groupe donne-t-il la sanction? Il le fait parce que cet ensemble de connaissances est considéré comme science par ce groupe. C'est l'exemple typique de cercle vicieux du raisonnement.

On appelle aussi la science l'instrument qui rend possible notre ingérence dans le monde entourant. Mais immédiatement surgit la question: est-ce-que chaque cas d'une telle ingérence exige l'intervention de la science? Sinon, quel est le degré exigible pour que l'action soit baptisée scientifique ou, du moins, ayant une genèse scientifique?

Ainsi on n'est pas trop étonné d'aboutir, en fin de compte, à une définition circulaire parce que, dès le début, on se mouvait en cercle. On ne pouvait s'en échapper sans s'apercevoir que — comme disait M. Koyré dans son livre déjà cité — "la circularité nécessaire de toute définition de la science nous révèle le caractère prééminent de cette notion". Et il conclut: "La définir est tout aussi impossible que «définir» celle de l'Être. Ou du Bien".

Faut-il donc renoncer à toute tentative de définir la science comme le fait par exemple *Encyclopaedia Britannica* ou M. K. Popper? Il me semble que non, mais pour éviter plusieurs erreurs n'oublions pas qu'au lieu de formuler encore une définition ce qui ne signifie souvent que jouer avec des mots, il faut plutôt saisir la direction du développement de la notion de la science. Ainsi la philosophie de la science peut toujours trouver un allié dans l'histoire des sciences.

En étudiant le problème de la notion de la science du point de vue du développement historique on y voit deux tendances principales. Premièrement: la science spéculative ou plutôt contemplative (ou si l'on veut, la science "en soi") a toujours été opposée à la science "opérative". Il s'agit non seulement de l'opposition entre la science comme ensemble de principes de la pensée "pure" et la science concernant les faits, c'est-à-dire "appliquée", mais surtout de l'opposition entre la science qui nous permet de comprendre et la science qui nous aide à transformer le monde, bien que sans comprendre on ne peut pas le transformer. En parlant d'une manière un peu vague, on peut exprimer cette opposition ainsi: les sciences sont considérées maintenant plutôt d'une façon objective, en tant que résultat de l'activité intellectuelle qui nous permet l'activité pratique, tandis que les "traditionnalistes" traitent la science

d'une façon subjective, comme le fruit des considérations personnelles du savant.

La deuxième tendance est aussi évidente que la première: pour les partisans de la science "opérative", il s'agit de transformer aussi bien le monde de la nature que le monde des hommes. Pour nous la conclusion s'impose: on ne peut pas aboutir à une vérité générale sans examiner toute matière accessible à nos recherches. Une élimination *a priori* des matériaux que peuvent apporter les sciences sociales d'une époque donnée serait inadmissible du point de vue méthodologique. Voilà pourquoi les conclusions générales sur la notion de la science basées presque exclusivement sur l'analyse des sciences "exactes" devraient être vérifiées sur la base d'une confrontation avec les recherches du domaine des sciences "sociales".

Il faut d'ailleurs rappeler, que la distinction des "lettres" et des "sciences" n'est pas, comme on le disait parfois, particulière à la France, à l'Italie et aux pays anglosaxons, où seule la tradition linguistique a consacré l'organisation actuelle des universités, académies etc. C'est au XIX^e siècle que l'Académie allemande de Berlin a proposé et fait adopter la division en deux sections — "littéraire" et "scientifique". Ce fait est plutôt bizarre, étant donné que le terme allemand "*Wissenschaft*" (de même que par exemple le terme polonais " *nauka* ") comprend l'ensemble de l'activité intellectuelle des hommes, c'est-à-dire embrasse aussi bien "les sciences" que "les humanités". Il faut aussi noter que cette division ne correspond pas à l'ancienne étendue de cette notion, parce que les sciences et les humanités formaient longtemps deux branches de la même discipline.

"Qui trop embrasse mal étreint", et nous voici devant des difficultés nouvelles, souvent à peu près insurmontables. Mais il ne faut pas capituler devant le fétichisme de la définition: même "plurivalente", la définition ne signifie presque jamais la résolution du problème. Ajoutons que les fruits de nos réflexions théoriques, bien qu'ils aient apparemment la forme grammaticale des affirmations, ne sont parfois qu'une directive de l'activité. *Nomina sunt consequentiae rerum* disait le philosophe ancien et il avait raison. Mais, en même temps, la façon de considérer les choses détermine, à son tour, notre façon d'être envers la réalité entourante.

A. Gella

Listening to the voices in our discussion I have decided to add a few words on the development of methodology in social sciences today. This development seems to be as strong and serious as in exact sciences. Let